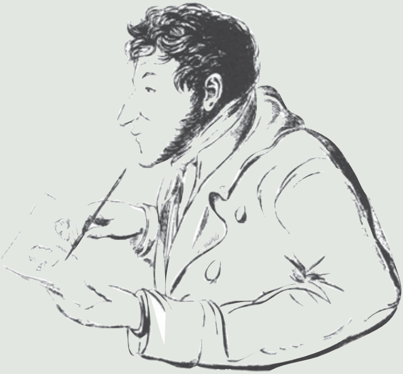
Ernst Theodor Amadeus Hoffmann

L'Église des jésuites

Traduit par François-Adolphe Loève-Veimars

Hoffmann.

Vertiges
JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR



HOFFMANN PAR LUI-MÊME

Ernst Theodor Amadeus Hoffmann (1776-1822)

ENFONCÉ DANS UNE MISÉRABLE chaise de poste, que les vers avaient abandonnée par instinct, comme le navire de Prospero, j'arrivai enfin, après avoir couru vingt fois danger de la vie, devant une auberge sur le marché de G**. Tous les malheurs que j'avais évités étaient tombés sur ma voiture, qui resta brisée à la porte du maître de poste de la dernière station. Quatre chevaux, maigres et exténués, amenèrent en quelques heures, à l'aide de plusieurs paysans et de mon domestique, l'équipage vermoulu ; les gens entendus arrivèrent, secouèrent la tête, et prétendirent qu'il fallait une réparation générale, qui durerait au moins deux ou trois jours. La ville me parut amicale ; ses environs pittoresques, et cependant je m'effrayai du séjour forcé dont j'étais menacé. Si jamais, lecteur bénévole, tu as été contraint de séjourner trois jours dans une petite ville où tu ne connaissais personne, – personne ! Si jamais tu as éprouvé cette douleur profonde que cause le besoin non satisfait de communiquer ce qu'on éprouve, tu sentiras avec moi ma peine et mon tourment. En nous autres, l'esprit de la vie se ranime par la parole ; mais les habitants d'une petite ville sont comme un orchestre d'amateurs qui ne s'exercent qu'entre eux, et qui ne jouent avec justesse que leurs parties habituelles ; chaque son d'un musicien étranger cause une disparate dans leurs concerts et les réduit aussitôt au silence.

Je me promenais de long en large dans ma chambre, en proie à ma mauvaise humeur ; tout à coup, je me souvins qu'un de mes amis qui avait habité cette ville durant deux ans, m'avait souvent parlé d'un homme savant et spirituel qu'il avait connu jadis. Je me souvins même de son nom : c'était le professeur Aloysius Walter du collège des Jésuites. Je résolus d'aller le trouver, et de profiter de la connaissance de mon ami pour moi-même. On me dit au collège que le professeur Walter était occupé à enseigner, mais qu'il aurait bientôt terminé sa leçon. On me laissa le choix de revenir ou de me promener, en l'attendant, dans les salles extérieures. Je choisis ce dernier parti. Les maisons, les collèges et les églises des jésuites sont toujours construits dans ce style italien, dérivé de la forme et de la manière antique, qui préfère la grâce et l'éclat, à la gravité sacrée et à la dignité religieuse.

Ainsi, dans l'édifice que je parcourais, les salles hautes, vastes et bien aérées, étaient enrichies d'une brillante architecture ; et des images des saints placées çà et là entre des colonnes ioniques, ressortaient singulièrement sur des supports chargés d'amours et de génies dansants, d'ornements représentant des fruits, des fleurs et même les productions les plus appétissantes de la cuisine.

Le professeur arriva. Je le fis souvenir de mon ami, et je réclamai l'hospitalité pendant mon séjour forcé dans la ville. Je trouvai le professeur tel que mon ami me l'avait dépeint, s'exprimant avec goût, homme du monde ; bref, toutes les manières d'un ecclésiastique distingué, versé dans les sciences, et qui a souvent regardé par-dessus son bréviaire, dans la vie, pour savoir au juste comme les choses s'y passent. En trouvant sa chambre ornée avec toute l'élégance moderne, je revins à mes réflexions sur les salles, et je les communiquai au professeur.

— Il est vrai, dit-il, nous avons banni de nos édifices cette sombre gravité, cette majesté écrasante qui resserre le cœur dans les constructions gothiques, et qui excite même une horreur secrète ; et l'on doit nous savoir gré de nous être approprié l'agréable sérénité des temples antiques.

— Mais, repris-je, cette sainte grandeur, cette majesté de la construction gothique n'expriment-elles pas l'esprit véritable du christianisme, de ce culte infini et inexprimable qui combat directement l'esprit du paganisme, dont les dieux ont pris leurs formes sur la terre !

Le professeur se mit à rire.

— Eh ! dit-il, il faut reconnaître la nature divine dans ce monde, et cette reconnaissance ne peut avoir lieu que par des symboles agréables tels qu’en offre la vie qui n’est aussi qu’un esprit céleste descendu dans ce monde terrestre. Sans doute, notre patrie est là-haut ; mais tant que nous séjournons ici-bas, notre empire est aussi de ce monde.

Sans doute, pensais-je à part moi, dans tout ce que vous avez fait, vous avez bien démontré que votre empire est de ce monde. Mais je ne dis nullement ce que je pensais au professeur Aloysius Walter, et il continua :

— Ce que vous dites, au sujet de notre bâtiment, ne peut se rapporter qu’à l’élégance de ses formes. Ici où le marbre manque entièrement, où les grands peintres ne voudraient pas travailler, on ne s’est élevé à la tendance nouvelle, que par artifice. Nous faisons beaucoup en employant le stuc, et le peintre se borne d’ordinaire à imiter le marbre, comme on le fait en ce moment dans notre église qu’on décore à neuf, grâce à la libéralité de nos patrons.

J’exprimai le désir de voir l’église ; le professeur m’y conduisit, et entrant dans l’avenue de colonnes corinthiennes que formait la nef, je sentis vivement l’impression agréable que produisait cette architecture élégante. Au côté gauche du maître-autel, on avait élevé un grand échafaud sur lequel se tenait un homme qui peignait le mur en gallio antique.

— Eh ! comment cela va-t-il, Berthold ? lui cria le professeur.

Le peintre se retourna vers nous, mais il se remit aussitôt à travailler, en disant d’une voix sourde des paroles presque inintelligibles.

— Beaucoup de tourments, un mur contourné, point de lignes à employer, des animaux, des singes, des visages d'hommes. Ô pauvre fou que je suis !

Ces derniers mots, il les prononça avec cette voix qui exprime les plus effroyables douleurs de l'âme ; je me sentis frappé de la manière la plus singulière ; chacune de ses paroles, l'expression de son visage, le regard qu'il avait lancé au professeur, me mettaient devant les yeux toute l'existence déchirée d'un artiste malheureux. L'homme pouvait avoir quarante ans au plus ; en dépit de son sale accoutrement de peintre, sa tournure avait quelque chose de fort noble ; et si le chagrin avait décoloré ses traits, il n'avait pas pu éteindre le feu qui brillait dans ses yeux noirs. Je demandai au professeur quel était ce peintre ?

— C'est, me dit-il, un artiste étranger qui se trouvait ici justement au temps où la réparation de l'église fut résolue. Il entreprit avec joie le travail que nous lui offrîmes, et, en vérité, son arrivée fut un coup de fortune pour nous ; car nous n'eussions jamais trouvé, ni dans la ville ni dans les environs, un peintre assez habile pour exécuter ce travail. Au reste, c'est le meilleur homme du monde ; nous l'aimons tous, et il a été accueilli avec plaisir dans le collège. Outre les honoraires que nous lui donnons pour son travail, nous le défrayons de ses dépenses ; mais cette générosité nous coûte fort peu, car il est presque trop sobre, ce qu'il faut attribuer à son état maladif.

— Mais, dis-je, il me semble aujourd'hui si sombre, si irrité !

— Ceci tient à une cause particulière, répondit le professeur. Mais allons voir quelques tableaux d'autel qu'un heureux hasard nous a procurés, il y a quelque temps. Il ne se trouve qu'un seul original, un

Dominichino. Les autres sont de maîtres inconnus de l'école italienne ; mais si vous êtes sans préjugés, vous conviendrez qu'ils pourraient porter les noms les plus célèbres.

Je trouvai les choses telles qu'avait dit le professeur. Le morceau original était l'un des plus faibles, s'il n'était le plus faible de tous, tandis que la beauté de plusieurs autres m'attirait irrésistiblement. Une toile était tendue sur un des tableaux d'autel. J'en demandai le motif.

— Ce tableau, dit le professeur, est le plus beau de tous ceux que nous possédons. C'est l'ouvrage d'un jeune artiste des temps modernes ; son dernier sans doute, car son vol a cessé. Nous devons, dans ces jours-ci, pour de certains motifs, laisser ce tableau couvert de la sorte ; mais peut-être demain ou après-demain, pourrai-je vous le montrer.

Je voulus en demander davantage, mais le professeur doubla le pas en entrant dans la travée ; ce fut assez pour me faire comprendre qu'il ne voulait pas me répondre.

Nous revînmes dans le collège, et j'acceptai volontiers l'invitation du professeur, pour visiter, le soir, avec lui, un lieu de plaisance près de la ville. Nous rentrâmes fort tard, un orage s'était élevé, et à peine regagnais-je ma demeure, que la pluie tomba à torrent. Vers minuit, le ciel s'éclaircit, et le tonnerre ne gronda plus que dans le lointain. L'air, purifié et embaumé par de doux parfums, pénétrait dans ma chambre par les fenêtres ouvertes ; bien que je fusse fatigué, je ne pus résister à la tentation de faire une promenade. Je parvins à réveiller un valet grondeur, et plus difficilement, à lui persuader que sans être entièrement fou, on pouvait avoir la fantaisie de se promener à minuit. Enfin, je me trouvai dans la rue. En passant devant l'église des Jésuites, j'aperçus à travers les vitraux une vive lumière. La petite porte était entrouverte, j'entrai et je vis un grand cierge allumé devant une niche immense. En m'approchant, je remarquai qu'un filet de cordes était étendu devant la niche, et sous ce filet une longue figure montait et descendait sur une échelle, tout en traçant des lignes sur la muraille. C'était Berthold qui recouvrait exactement de couleur noire l'ombre que projetait le filet. Près de l'échelle, sur un grand chevalet, se trouvait le dessin d'un autel. Je m'émerveillai de cette ingénieuse idée.

Si le lecteur est quelque peu familier avec l'art de la peinture, il saura, sans autre explication, ce que Berthold prétendait faire avec ce filet dont il dessinait l'ombre sur la niche. Berthold avait à peindre dans cette niche, un autel en saillie. Pour transporter exactement son dessin sur de plus grandes dimensions, il fallait qu'il couvrît de lignes croisées son dessin et le plan sur lequel il voulait tracer sa grande esquisse ; mais ce n'était pas une surface plane sur laquelle il avait à peindre, c'était une niche demi-circulaire, et il était impossible de trouver autrement que de la manière ingénieuse qu'il avait imaginée les rapports des lignes droites et des lignes courbes. Je me gardai de me placer devant le flambeau, car ma présence eût été trahie par mon ombre ; mais je me tins assez près pour observer le peintre. Il me parut tout autre, peut-être était-ce l'effet de la lueur du flambeau ; mais son visage était animé, ses yeux étincelaient d'un contentement intérieur, et lorsqu'il eut achevé de tirer ses lignes, il se plaça devant son ouvrage, les mains sur les côtés, et se mit à siffler joyeusement. Puis, il se retourna pour détacher le filet. Ma figure s'offrit alors à lui.

— Eh ! là, eh là ! s'écria-t-il, est-ce vous, Christian ?

Je m'approchai en lui disant ce qui m'avait attiré dans l'église ; et vantant l'heureuse idée du filet, je me donnai à lui pour un connaisseur et un amateur en peinture.

Sans me répondre, Berthold reprit :

— Christian n'est rien qu'un paresseux. Il voulait m'aider bravement toute la nuit, et sûrement, il est couché quelque part sur l'oreille ! Il faut que mon ouvrage avance ; car demain, il ne fera peut-être plus bon à peindre dans cette niche ; et seul, je ne puis rien faire !

Je m'offris à lui servir d'aide. Il se mit à rire, me prit par les épaules, et s'écria :

— C'est une excellente plaisanterie. Que dira Christian, lorsqu'il verra demain qu'il est un âne et que je me suis passé de lui ? Allons, venez, frère inconnu et compagnon étranger, venez donc m'aider !

Il alluma quelques flambeaux, nous traversâmes l'église ; nous apportâmes des bancs et des planches, et bientôt un bel échafaudage s'éleva dans la niche.

— Allons, à votre ouvrage, s'écria Berthold en montant.

Je m'étonnais de la rapidité avec laquelle Berthold transportait son dessin sur de grandes dimensions ; il tirait hardiment ses lignes, toujours pures et exactes. Accoutumé de bonne heure à de pareilles choses, je lui aidais fidèlement, tantôt en me tenant au-dessus de lui, tantôt au-dessous, en arrêtant les lignes aux points indiqués, en lui taillant des charbons et les lui présentant, etc.

— Vous êtes un excellent aide ! s'écria Berthold tout joyeux.

— Et vous, répondis-je, le peintre d'architecture le plus exercé qu'il y ait. N'avez-vous jamais, avec une main aussi sûre que la vôtre, tenté d'autres genres de peinture ? Pardonnez-moi ma question.

— Qu'entendez-vous par là, dit Berthold ?

— Eh bien ! je pense que vous êtes appelé à quelque chose de mieux que de peindre du marbre sur des murs d'église. La peinture architecturale est toujours un genre en sous-ordre : le peintre d'histoire, le peintre de paysage, sont placés plus haut. Le génie et l'imagination partent à plein vol, lorsqu'ils ne sont pas contenus dans les limites étroites des lignes géométriques. Ce qu'il y a d'imagination et d'effet dans votre peinture, cette perspective qui trompe l'œil, tient à un calcul exact, et n'est qu'une spéculation mathématique.

Tandis que je parlais ainsi, le peintre avait déposé ses pinceaux, et il avait appuyé sa tête sur sa main.

— Ami inconnu, dit-il d'une voix sourde et solennelle, tu blasphèmes en voulant assigner des rangs aux branches diverses de l'art, comme aux vassaux d'un même roi. C'est un plus grand blasphème encore que d'estimer seulement les audacieux qui, sourds au bruit de leurs chaînes d'esclaves, inaccessibles aux atteintes de la rivalité, se font libres, se croient dieux et veulent manier et dominer la lumière éternelle de la vie. Connais-tu la fable de Prométhée, qui voulut être créateur, et qui vola le feu du ciel pour animer ses figures mortes avant la vie ? Il réussit, mais il fut condamné à des tourments éternels. Un vautour que la vengeance avait envoyé, déchiqueta cette poitrine dans laquelle s’était allumé le désir de l’infini. Celui qui avait voulu le ciel, sentit éternellement une douleur terrestre !

Le peintre s’arrêta, plongé en lui-même !

— Mais, Berthold, m’écriai-je, comment rapportez-vous cela à votre art ? Je ne pense pas que personne regarde jamais comme un crime de reproduire des hommes, soit par la peinture, soit par la plastique.

Berthold se mit à rire amèrement :

— Ah ! ah ! dit-il, un jeu d’enfant n’est pas un crime ! Et c’est un jeu d’enfant, comme le font certaines gens qui trempent tranquillement leurs pinceaux dans des pots de couleur, et barbouillent une toile. Ce ne sont pas des criminels ni des pécheurs, ceux-là, ce sont de pauvres fous innocents ! Mais, Seigneur ! quand on s’efforce d’atteindre ce qu’il y a de plus élevé. Non pas le goût de la chair, comme le Titien, non, mais la nature divine ; quand on veut dérober le feu de Prométhée, Seigneur ! c’est un rocher escarpé, un fil étroit sur lequel on marche. L’abîme est ouvert ! le hardi navigateur passe au-dessus, et une illusion diabolique lui fait voir, au-dessous de lui, ce qu’il cherchait aux étoiles !

Le peintre soupira profondément, passa sa main sur son front, et contempla quelque temps la voûte.

— Mais je reste là à dire des folies avec vous, compagnon, et l’ouvrage n’avance pas. Regardez un peu. Voilà ce que je nomme bien dessiner. Toutes les lignes aboutissent à un but, une disposition exacte. Ce qui est surnaturel tient du dieu ou du diable. Ne faut-il pas penser que Dieu ne nous a créés que pour représenter ce qui est exact et régulier, pour ne pas transporter notre pensée au-delà de ce qui est commensurable, pour fabriquer ce qui nous est nécessaire, des machines à tisser et des meules de moulins ? Le professeur Walter prétendait dernièrement que certains animaux n'ont été créés que pour être mangés par d'autres, et que cela tournait, à la fin, à notre avantage ; ainsi, par exemple, les chats ont reçu l'instinct de dévorer les souris, afin que celles-ci ne mangent point notre sucre et ne rongent pas nos papiers. Après tout, le professeur a raison. Les animaux et nous ne sommes que des machines organisées pour confectionner certaines étoffes et fournir certains mets pour le lit et la table du roi inconnu... Allons, allons, à l'ouvrage ! Tendez-moi les pots, compagnon ! J'ai bien déterminé hier tous les tons à la belle clarté du soleil, afin que la lumière ne me trompe point ; ils sont numérotés dans ce coin. Allons, mon garçon, passez-moi le numéro un ! – Gris sur gris ! – Et que serait cette vie sèche et laborieuse, si le Seigneur ne nous avait mis quelques jouets bariolés comme celui-ci dans les mains ! – L'homme sage ne songe pas à briser, comme un enfant curieux, la serinette dont il joue en tournant une manivelle ! – Il se dit tout simplement : Il est naturel que cela résonne là-dedans, puisque je tourne la manivelle ! – En peignant cette poutre de cette façon, je sais qu'elle se présentera autrement aux yeux du spectateur. – Passez-moi le numéro deux, garçon ! – En mettant cette teinte, cela grandira de quatre aunes, à distance. Je sais cela à ne pas me tromper. – Oh ! on est merveilleusement entendu. – Comment se fait-il que les objets diminuent dans l'éloignement ? Cette sotte et simple demande d'un Chinois pourrait jeter dans l'embarras le professeur Eytelwein lui-même ; mais il pourrait s'en tirer avec la serinette, en disant qu'il a souvent tourné la manivelle et toujours obtenu les mêmes effets ! – Le violet numéro un, garçon ! – Une autre règle ! – De gros pinceaux lavés ! Ah ! que sont tous nos efforts vers l'infini, sinon les coups impuissants d'un enfant dont la faible main blesse le sein qui le nourrit ! Le violet numéro deux. Vivement, garçon ! – L'idéal est un songe trompeur, un tableau qu'on ne peint qu'avec son sang. – Enlevez les pots, mon garçon. Je descends. – Le diable nous pipe avec des poupées auxquelles il attache des ailes d'ange !

Il ne me serait pas possible de rapporter mot pour mot tout ce que dit Berthold en continuant de peindre et en m'employant entièrement comme un apprenti. Il continua de railler de la façon la plus amère sur l'étroite limitation de toutes les entreprises humaines ; mais c'étaient les plaintes d'une âme blessée à mort, qui perçait dans cette sanglante ironie.

Le jour commençait à grisonner ; la lueur des flambeaux pâlissait devant les rayons du soleil qui pénétraient dans l'église. Berthold continua de peindre avec ardeur ; mais il devint de plus en plus silencieux, et il ne s'échappait plus de sa poitrine oppressée que des saillies rares et quelques soupirs. Il avait teint tout l'autel en grisailles, et la peinture ressortait déjà merveilleusement, quoique inachevée.

— C'est admirable, admirable ! m'écriai-je plein d'admiration.

— Pensez-vous que cela deviendra quelque chose ? dit Berthold d'une voix faible, je me suis du moins donné toute la peine possible pour faire un dessin exact ; mais je ne peux faire davantage.

— Ne donnez pas un coup de pinceau de plus, mon cher Berthold ! lui dis-je.

Il est presque inouï qu'on ait produit un si grand travail en aussi peu d'heures ; mais vous vous appliquez avec trop d'ardeur, et vous consumerez vos forces.

Et cependant, répondit-il, ce sont mes moments les plus heureux. Je bavarde trop, peut-être, mais ce sont des paroles que m'arrache une douleur poignante.

— Vous vous sentez donc bien malheureux, mon pauvre ami, lui dis-je, quel terrible événement a donc troublé votre vie ?

Le peintre porta lentement ses ustensiles dans la sacristie, éteignit les flambeaux, puis vint à moi, me prit la main, et me dit d'une voix brisée :

— Pourriez-vous avoir un instant de repos, conserver quelque sérénité, si vous vous accusiez d'un crime horrible et irréparable ?

Je restai stupéfait. Les brillants rayons du soleil levant tombaient sur le visage pâle et défait du peintre, et il me sembla presque comme un spectre, lorsqu'il passa par la petite porte pour se rendre dans l'intérieur du collège. À peine eus-je la patience d'attendre l'heure que le professeur Walter m'avait assignée le lendemain pour nous trouver ensemble. Je lui racontai toute la scène de la nuit précédente ; je lui peignis avec vivacité la singulière conduite du peintre, et je répétai tout ce qu'il m'avait dit, même ce qui concernait le professeur. Mais plus je m'efforçais d'exciter l'intérêt du professeur, plus il restait indifférent ; il souriait même d'une façon repoussante lorsque j'insistais sur les malheurs de Berthold.

— C'est un homme bizarre, ce peintre, dit enfin le professeur. Doux, bienveillant, laborieux, sobre comme je vous l'ai déjà dit, mais d'une faible intelligence ; car autrement, il ne se fût pas laissé déchoir, par aucun événement, même par un crime qu'il aurait commis, de l'honorable profession de peintre d'histoire au misérable métier de barbouilleur de murailles.

Cette expression de barbouilleur de murailles ne m'aigrit pas moins que l'indifférence du professeur. Je cherchais à le convaincre que Berthold était un peintre recommandable, digne du plus vif intérêt.

— Allons, dit le professeur, puisque notre Berthold vous intéresse à un si haut degré, il faut que vous sachiez tout ce que je sais moi-même à son sujet ; et ce n'est pas peu de chose. Pour vous préparer à cette histoire, allons dans l'église ! Puisque Berthold a travaillé toute la nuit sans relâche, il se repose sans doute maintenant. Si nous le trouvions dans l'église, mon but serait manqué.

Nous nous rendîmes dans l'église. Le professeur fit enlever le drap qui couvrait le cadre, et un tableau, tel que je n'en avais jamais vu, s'offrit à moi, dans un éclat enchanteur. Cette composition était dans le style de Raphaël, simple, élevée, céleste ! Marie et Élisabeth dans un beau jardin, assises sur le gazon ; devant elles, les enfants, Jean et le Christ, jouant avec des fleurs ; au fond, sur le côté, une figure d'homme priant à genoux. La touchante et divine figure de Marie ; la piété, la sérénité de ses traits, me remplirent d'étonnement et d'admiration. Elle était belle, plus belle que femme sur terre ! mais comme la Marie de Raphaël, dans la galerie de Dresden, son regard annonçait la mère de Dieu. Ces regards qui s'échappaient du milieu d'ombres profondes, réveillaient le désir de l'éternité. Ces lèvres à demi-ouvertes semblaient raconter les joies infinies du ciel. Un sentiment irrésistible me porta à m'agenouiller dans la poussière, devant la reine des cieux ; je ne pouvais détourner mes regards de cette image sans égale. Les figures de Marie et des enfants étaient les seules achevées, les mains manquaient à celle d'Élisabeth, et l'homme à genoux n'était que dessiné. En m'approchant davantage, je reconnus, dans cet homme, les traits de Berthold. Je pressentis ce que le professeur me dit presque aussitôt.

— Ce portrait est le dernier ouvrage de Berthold. Nous l'avons tiré de la Haute-Silésie, où il fut acheté, il y a quelques années, dans un encan, pour un de nos collègues. Bien qu'il ne soit pas achevé, nous l'avons mis en place du mauvais tableau d'autel qui était ici. Lorsque Berthold aperçut ce tableau, en arrivant, il poussa un grand cri, et tomba sans mouvement sur le pavé. Dans la suite, il évita toujours de le regarder, et me confia que c'était son dernier travail en ce genre. J'espérais le déterminer peu à peu à l'achever ; mais il repousse toujours mes propositions avec horreur ; j'ai même été forcé de faire couvrir ce tableau, dont la vue le troublait si cruellement, que lorsque ses regards s'arrêtaient par hasard de ce côté, il retombait dans le même paroxysme et devenait incapable de travailler durant quelques jours.

— Pauvre, pauvre infortuné ! m'écriai-je. Quelle main infernale a flétri ainsi sa vie ?

— Oh ! dit le professeur, la main et le bras lui sont poussés à son propre corps.

— Oui, oui ! il a été lui-même son démon, le Lucifer qui a porté le feu dans sa vie.

Je priai le professeur de me communiquer ce qu’il avait appris de la vie du malheureux peintre.

— Cela serait trop long, répondit-il, et me coûterais trop d’haleine. Ne gâtons pas cette belle journée par de sombres histoires. Allons déjeuner ; puis nous irons visiter un de nos moulins où nous attend un bon dîner.

Je ne cessai pas de presser le professeur, et après beaucoup de sollicitations, je tirai de lui que, peu de temps après l’arrivée de Berthold, un jeune homme qui étudiait dans le collège avait conçu une vive affection pour lui ; que peu à peu Berthold lui avait confié toutes les circonstances de sa vie, et que le jeune écolier les avait consignées dans un manuscrit qui se trouvait dans les mains du professeur. Ce jeune homme-là était un enthousiaste comme vous, monsieur, avec votre permission ! dit le professeur. Mais la rédaction des aventures merveilleuses du peintre, lui a été fort utile, en exerçant son style.

J’obtins à grand-peine du professeur, qu’il me communiquerait ces papiers, au retour de notre promenade. Soit que ce fût l’effet de la curiosité excitée, soit que le professeur en fût réellement la cause, je n’éprouvai jamais autant d’ennui que ce jour. La froideur glaciale qu’il avait montrée au sujet de Berthold lui avait déjà été fatale dans mon esprit : mais les discours qu’il tint avec ses collègues qui assistaient au repas, me convainquirent qu’en dépit de son érudition, de sa connaissance du monde, son âme était fermée à toutes les idées élevées, et que c’était le plus crasse matérialiste qui eût jamais existé. Il avait réellement adopté le système de manger ou d’être mangé, dont Berthold m’avait parlé. Il faisait dériver tous les efforts de l’esprit humain, toutes les forces créatrices de l'homme, du ventre et de l'estomac, et il soutenait son système d'une foule d'arguments bizarres et attristants. Je compris combien le professeur devait tourmenter le pauvre Berthold, qui niait, par une ironie désespérée, les résultats favorables des idées supérieures ; et combien de fois il avait dû lui retourner le poignard dans ses blessures sanglantes. Le soir enfin, le professeur me remit quelques pages écrites, en me disant :

— Voici, mon cher enthousiaste, le barbouillage de l'écolier. Ce n'est pas mal écrit, mais fort bizarre, et contre toutes les règles ; monsieur l'auteur répète les paroles du peintre à la première personne, sans rien indiquer. Au reste, comme je sais que vous n'êtes pas un écrivain, je vous fais présent de ce thème dont ma qualité me permet de disposer. L'auteur des *Contes fantastiques,* à la manière de Callot, l'aurait arrangé à sa folle manière et fait imprimer incontinent. Je n'ai pas cela à craindre de vous.

Le professeur Aloysius Walter, ignorait qu'il avait affaire au voyageur enthousiaste lui-même, bien qu'il eût pu s'en apercevoir facilement ; et c'est ainsi, mon cher lecteur, que je puis te donner l'histoire du peintre Berthold, écrite par l'écolier des jésuites. La manière dont il s'offrit à moi s'y trouve éclaircie, et toi, ô mon lecteur ! tu y verras à quelles erreurs fatales nous livre la bizarrerie de nos destinées.

Caspar David Friedrich (1774-1840),
Klosterruine Eldena und Riesengebirge, vers 1830-1835

Le cahier de l'élève des jésuites

« Laissez voyager votre fils en Italie ! c'est déjà un habile artiste ; il ne lui manque pas à Dresden de beaux tableaux originaux à étudier, mais cependant il ne doit pas rester ici. La libre vie d'artiste se révélera à lui dans le pays des arts, ses études seront plus vivantes, et il rendra mieux ses propres pensées. Il ne lui sert plus à rien de copier. Cette plante a grandi, elle a besoin de plus de soleil pour produire des fleurs et des fruits. Votre fils a une véritable âme d'artiste, ne vous inquiétez pas du reste. » Ainsi parlait le vieux peintre Stephan Birkner aux parents de Berthold. Ceux-ci ramassèrent tout ce qui n'était pas indispensable pour les faire subsister pauvrement, et fournirent au jeune homme les moyens de faire un long voyage. De cette sorte, s'accomplit le plus ardent désir de Berthold, celui de voir l'Italie. « Lorsque Birkner m'annonça la résolution de mes parents, je sautai de joie et de ravissement. Jusqu'à mon départ, ma vie fut comme un rêve. Je ne pouvais plus toucher un pinceau. L'inspecteur des jeunes artistes qui vont en Italie, fut forcé de me faire sans cesse des récits de cette contrée où l'art fleurit. Enfin, le jour, l'heure arrivèrent. Les adieux de mes parents furent douloureux ; ils avaient de tristes pressentiments, ils pensaient qu'ils ne me reverraient plus et ne voulaient pas que je partisse. Mon père lui-même, homme ferme et résolu, eut peine à se décider. – L'Italie ! tu vas voir l'Italie ! me criaient mes camarades ; et mes désirs rallumés surmontaient ma douleur. Je partis. Il me semblait que, dès la porte de la maison paternelle, commençait déjà ma carrière d'artiste. » Berthold avait étudié dans tous les genres, mais il préférait le paysage, auquel il s'adonna avec ardeur. Il crut trouver à Rome d'amples matériaux pour cette partie de l'art ; il n'en fut pas ainsi. Dans le cercle de ses camarades et de ses amis, il entendait dire sans cesse que la peinture d'histoire était la plus noble, et que tous les autres genres lui étaient subordonnés. On lui conseilla de changer de manière s'il voulait devenir un grand artiste, et ces propos, joints à l'impression que produisirent sur lui les fresques de Raphaël au Vatican, le déterminèrent à abandonner le paysage. Il dessina d'après Raphaël ; il se mit à copier de petits tableaux à l'huile des autres maîtres célèbres. Grâce à son habileté et à son opération, il réussit parfaitement dans ses travaux ; mais il voyait clairement que toute la vie de l'original manquait dans ses copies. Les pensées célestes de Raphaël, de Corregio, l'échauffaient (il le croyait du moins) d'un feu créateur ; mais dès qu'il voulait fixer les jets de son imagination, ils disparaissaient dans un nuage. Cette lutte sans fruit, ces efforts sans cesse renaissants, lui inspiraient une tristesse extrême, et souvent il s'échappait du milieu de ses amis pour aller dessiner secrètement des groupes d'arbres et des parties de paysage dans le voisinage de Rome. Mais ces travaux aussi ne lui réussissaient plus comme autrefois ; et, pour la première fois, il douta de la réalité de sa vocation d'artiste. Ses plus belles espérances semblaient se perdre. « Ah ! mon digne ami, mon maître, écrivait Berthold à Birkner, tu as beaucoup fondé sur moi ; mais ici où la lumière devait pénétrer dans mon âme, j'ai acquis la conviction que ce que tu nommais le génie d'un artiste n'était qu'un peu de talent et de facilité. Dis à mes parents que je reviendrai bientôt pour apprendre un métier qui puisse me faire vivre, etc. »

Birkner répondit : « Que ne suis-je près de toi, mon fils, pour t'arracher à ton découragement ! Mais, crois-moi, tes doutes mêmes témoignent de ta vocation d'artiste. Celui qui marche plein de confiance en ses forces seules, est un fou qui se trompe ; car il lui manque cette impulsion de volonté qui ne réside que dans la pensée de notre impuissance. Persiste ! Bientôt tu te sentiras des forces ; alors, suis paisiblement la route que t'indique la nature, sans te laisser troubler par les conseils de tes amis. Tu seras alors peintre de paysage, peintre d'histoire ; quoi que ce soit, peu importe : tu seras toi ! »

Il arriva que, justement dans ce temps où Berthold reçut cette lettre consolante de son vieux maître, la réputation de Philippe Hackert commença à se répandre dans Rome. Quelques-uns de ses tableaux, exposés publiquement, furent beaucoup admirés ; et les peintres d'histoire eux-mêmes convinrent qu'il y avait de la grandeur et du génie dans ses imitations de la nature. – Berthold respira. Il ne voyait plus dédaigner son genre favori, et un homme qui le cultivait était prisé et honoré. Il éprouva un violent désir d'aller à Naples étudier sous Philippe Hackert. Il écrivit, plein de joie, à Birkner et à ses parents qu'il avait enfin trouvé la route qui lui convenait, et qu'il espérait devenir un jour un grand peintre. L'honnête Hackert accueillit avec bonté son compatriote, et bientôt l'élève marcha sur les traces du maître. Berthold acquit une grande habileté à représenter les divers genres de végétation ; et il réussit fort bien à donner à ses tableaux la profondeur et la teinte vaporeuse qu'on trouve dans ceux de Hackert. Sa manière lui valut beaucoup de louanges ; mais pour lui, il pensait qu'il manquait encore dans ses paysages, et même dans ceux de son maître, quelque chose qu'il ne savait dire, et qui se dévoilait à lui dans les chaudes compositions de Claude Lorrain et dans les déserts sauvages de Salvator Rosa. Il s'éleva en lui mille doutes contre son maître, et il se sentait surtout découragé lorsqu'il voyait Hackert peindre avec un soin infini le gibier mort que lui envoyait le roi. Mais il surmonta ces pensées qu'il regardait comme coupables, et continua de suivre avec ardeur les enseignements de son maître, qu'il égala bientôt. Aussi Hackert l'engagea-t-il à exposer, au milieu de ses propres tableaux de nature morte, un grand paysage que le jeune élève avait composé avec beaucoup de soin. Il plut généralement aux connaisseurs et aux artistes ; un petit vieillard, singulièrement habillé, gardait seul le silence et se mettait à sourire chaque fois qu'on vantait le talent du jeune peintre. Berthold l'aperçut arrêté devant son tableau, le contemplant d'un air de compassion et secouant la tête. Un peu enflé par les louanges dont il avait été l’objet, Berthold ne put se défendre de ressentir une humeur secrète contre cet étranger. Il s’approcha de lui et lui dit d’un ton plus aigre qu’il n’était nécessaire :

— Vous ne me semblez pas content de ce tableau, bien que des artistes célèbres et des connaisseurs renommés le trouvent à leur gré ?

L’étranger regarda Berthold d’un œil perçant :

— Jeune homme, dit-il, tu aurais pu devenir quelque chose !

Berthold se sentit saisi jusqu’au fond de l’âme, du regard de cet homme et de ses paroles. Il n’eut pas la force de l’interroger davantage, et n’osa pas le suivre tandis qu’il s’éloignait lentement. Bientôt après, Hackert lui-même entra, et Berthold lui conta ce qui venait de lui arriver avec cet homme singulier.

— Ah ! dit Hackert en riant, que cela ne t’embarrasse pas. C’est notre vieux grondeur à qui rien ne plaît. Je l’ai rencontré dans la première salle. Il est né à Malte, de parents grecs ; c’est un singulier personnage. Il peint fort bien ; mais tout ce qu’il produit a une apparence fantastique, qui vient sans doute de ce qu’il a conçu des opinions absurdes sur la manière de représenter les arts, et de ce qu’il s’est créé un système qui ne vaut pas le diable. Je sais fort bien qu’il ne fait pas grand cas de moi ; mais, je le lui pardonne, car il ne pourra m’ôter la réputation que j’ai acquise.

Il semblait à Berthold que ce Grec eût touché une de ses blessures intérieures, attouchement douloureux, mais salutaire, comme celui du chirurgien qui sonde une plaie. Bientôt il oublia cette rencontre, et se remit à travailler avec ardeur.

Le succès de ce grand tableau lui avait donné l'envie d'en faire un second. Hackert lui choisit lui-même un des plus beaux points de vue de Naples, et comme le premier tableau représentait un coucher de soleil, il l'engagea à faire un lever. Berthold avait à peindre beaucoup d'arbres exotiques, beaucoup de coteaux chargés de vignes ; mais surtout beaucoup de nuages et de vapeurs. Il était un jour assis sur une grande pierre, au lieu choisi par Hackert, terminant sa grande esquisse d'après nature.

— Bien touché, vraiment ! dit quelqu'un derrière lui.

Berthold leva les yeux ; le Maltais regardait son dessin, et ajouta en riant ironiquement :

— Vous n'avez oublié qu'une seule chose, mon jeune ami. Regardez là-bas cette muraille peinte en vert ! La porte est à demi-ouverte ; il vous faut reproduire cela avec l'ombre portée : une porte à demi-ouverte fait un effet prodigieux !

— Vous raillez sans motif, monsieur, répondit Berthold. De tels accidents ne sont pas autant à dédaigner que vous le pensez, et mon maître les reproduit volontiers. Souvenez-vous de ce drap blanc étendu dans le paysage d'un vieux peintre flamand, qu'on ne pouvait enlever sans détruire l'harmonie du tout. Mais vous ne me semblez pas un grand ami du paysage, auquel je me suis adonné de corps et d'âme ; veuillez donc me laisser travailler en paix.

— Tu es tombé dans une grande erreur, jeune homme, dit le Maltais. Je te dis encore une fois que tu aurais pu devenir quelque chose ; car tes ouvrages montrent visiblement un effort pour tendre à des idées élevées ; mais tu n'atteindras jamais à ton but, car le chemin que tu suis n'y conduit pas. Retiens bien ce que je vais te dire : Peut-être parviendras-tu à ranimer la flamme qui dort en toi, et à t'éclairer de sa lueur, alors tu reconnaîtras l'esprit véritable des arts. Me crois-tu assez insensé pour subordonner le paysage au genre de l'histoire, et pour ne pas reconnaître que ces deux branches de l'art tendent au même but. Saisir la nature dans l'expression la plus profonde, dans le sens le plus élevé, dans cette pensée qui élève tous les êtres vers une vie plus sublime, c'est la sainte mission de tous les arts. Une simple et exacte copie de la nature peut-elle conduire à ce but ? Qu'une inscription dans une langue étrangère, copiée par un scribe qui ne la comprend point et qui a laborieusement imité les caractères inintelligibles pour lui, est misérable, gauche et forcée ! C'est ainsi que les paysages de ton maître ne sont que des copies correctes d'un original écrit dans une langue étrangère pour lui. L'artiste, initié au secret divin de l'art, entend la voix de la nature qui raconte ses mystères infinis par les arbres, par les plantes, par les fleurs, par les eaux et par les montagnes ; puis vient sur lui, comme l'esprit de Dieu, le don de transporter ses sensations dans ses ouvrages. Jeune homme ! n'as-tu pas éprouvé quelque chose de singulier, en contemplant les paysages des anciens maîtres ? Sans doute, tu n'as pas songé que les feuilles des tilleuls, que les pins, les platanes, étaient plus conformes à la nature, que le fond était plus vaporeux, les eaux plus profondes ; mais l'esprit qui plane dans cet ensemble t'élevait dans une sphère dont l'éclat t'enivrait. Étudie donc la nature avec assiduité, avec exactitude, afin de t'approprier la pratique nécessaire pour la reproduire ; mais ne prends pas la pratique pour l'art même. Le Maltais se tut, et après quelques instants de silence, durant lesquels Berthold resta la tête baissée, sans proférer une parole, il ajouta : Je sais qu'un génie élevé sommeille en toi, et je l'ai appelé d'une voix forte, afin qu'il se réveille et qu'il agite librement ses ailes. Adieu.

Il semblait que l'étranger eût en effet réveillé les sensations que Berthold portait en lui. Il lui fut impossible de travailler davantage à son tableau. Il abandonna son maître, et dans son trouble, il appelait à grands cris l'esprit que le Maltais avait évoqué. « Je n'étais heureux que dans mes rêves. Là, se réalisait tout ce que le Maltais m'avait dit. J'allais m'étendre au milieu des verts buissons, agités par des vapeurs légères, et je croyais entendre des sons mélodieux s'échapper de la profondeur du bois. Écoutez ! Écoutez ! Entendons les voix de la création, qui prennent une forme palpable à nos sens ! et les accords devenaient de plus en plus sensibles à mon oreille, et il me semblait que j'étais pourvu d'un sens nouveau, qui me faisait comprendre, avec une clarté merveilleuse, ce qui m'avait semblé inexplicable. – Le secret enfin découvert, je traçais dans l'espace un hiéroglyphe de feu ; mais cet écrit hiéroglyphique était un paysage ravissant, dans lequel s'agitaient, comme balancés par des accords voluptueux, les arbres, les buissons, les eaux et les fleurs. » Un tel bonheur n'arrivait au pauvre Berthold qu'en songe, ses forces étaient brisées, et son âme était en proie à un désordre plus grand encore qu'au temps où il apprenait à Rome l'état de peintre d'histoire. S'il entrait dans un bois sombre, un frisson mortel s'emparait de lui ; s'il en sortait, s'il apercevait un horizon lointain, des montagnes bleues, des plaines resplendissantes de tons lumineux, sa poitrine se resserrait avec douleur. Toute la nature, qui lui souriait jadis, était devenue menaçante pour lui, et les voix qui le charmaient dans le murmure des ruisseaux, des brises du soir, dans le frémissement des feuillages, ne lui annonçaient plus que misère et chagrins. Enfin son mal se calma un peu ; mais il évita d'être seul dans la campagne ; ce fut ainsi qu'il se joignit à deux jeunes peintres allemands pour faire des excursions dans les magnifiques environs de Naples. L'un deux, nous le nommerons Florentin, s'occupait moins d'étudier profondément son art que de jouir d'une vie joyeuse et animée. Ses cartons en témoignaient. Des groupes de paysans dansant, des processions, des fêtes champêtres, Florentin savait jeter rapidement, d'une main légère, toutes ces scènes sur le papier. Chacun de ses desseins, à peine esquissé, avait de la vie et du mouvement. En même temps, l'esprit de Florentin n'était nullement fermé aux pensées élevées, et il pénétrait au contraire, plus qu'aucun autre peintre moderne, dans l'esprit des tableaux des anciens maîtres. Il avait esquissé à grands traits, dans son livre de croquis, les fresques peintes d'une vieille église de moines à Rome, dont les murs étaient à demi abattus ; elles représentaient le martyre de sainte Catherine : on ne pouvait voir rien de plus gracieux et de plus pur que ce trait qui produisit sur Berthold une impression profonde ! Il se prit de passion pour le faire de Florentin, et comme celui-ci tendait toujours à rendre avec vivacité les charmes de la nature, sous son aspect humain, Berthold reconnut que cet aspect était le principe auquel il devait se tenir pour ne pas flotter à l'aventure. Tandis que Florentin était occupé à dessiner rapidement un groupe qu'il venait de rencontrer, Berthold avait ouvert le livre de son ami, et s'efforçait de reproduire la figure de sainte Catherine, ce qui lui réussit, bien qu'à Rome, il ne pût jamais animer ses figures à l'égal des originaux. Il se plaignit beaucoup à son ami de cette impuissance, et lui rapporta tout ce que le Maltais lui avait dit au sujet de l'art.

— Eh ! mon cher frère Berthold, dit Florentin, le Maltais a complètement raison, et j’estime autant un beau paysage que le plus beau tableau d’histoire. Je pense en même temps que l’étude de la nature vivante nous initie dans les secrets de la nature inanimée. Je te conseille donc de t’habituer à copier des figures ; tes idées deviendront plus lucides.

Florentin avait remarqué l’état d’exaltation de son ami : il s’efforça de l’encourager, en lui disant que cette disposition annonçait une prochaine amélioration dans ses vues d’artiste ; mais Berthold consumait sa vie dans ses rêves, et tous ses essais ressemblaient aux efforts d’un enfant débile.

Non loin de Naples, était située la villa d’un duc, d’où l’on découvrait le Vésuve et la mer. Elle était hospitalièrement ouverte aux artistes étrangers, et particulièrement aux peintres de paysages. Berthold allait souvent travailler en ce lieu ; il affectionnait une grotte du parc où il s’abandonnait à ses rêveries. Un jour qu’il s’y trouvait, écrasé par les désirs sans nom qui rongeaient son cœur, versant des larmes brûlantes, et suppliant le ciel d’éclairer son âme, un léger bruit se fit entendre dans le feuillage, et une femme ravissante apparut à l’entrée de la grotte. « Les rayons du soleil tombaient sur sa face angélique. Elle me jeta un regard inexprimable. C’était sainte Catherine. Non, c’était mon idéal ! Éperdu de ravissement, je tombai à genoux, et elle disparut en souriant. Ma prière de tous les jours était donc exaucée ! »

Florentin entra dans la grotte et fut frappé de surprise en voyant Berthold se jeter sur son sein, en s’écriant : Ami, ami ! je suis heureux ! Elle est trouvée !

À ces mots, il s’éloigna rapidement, regagna en toute hâte son atelier, tendit une toile et commença de peindre. Comme animé d'un esprit divin, il représenta, dans tout le feu de la vie, cette image céleste qui lui avait apparu. Toutes ses sensations se trouvèrent changées depuis ce moment. Au lieu de ce chagrin dévorant qui desséchait le plus pur sang de son cœur, il montrait une satisfaction et un bien-être extrêmes. Il étudia avec ardeur les chefs-d'œuvre des vieux maîtres, et bientôt il produisit des pages originales qui excitèrent l'étonnement des connaisseurs. Il n'était plus question de paysages ; Hackert convint lui-même que son jeune élève avait enfin deviné sa vocation. Berthold eut à peindre de grands tableaux d'église. Il choisit quelques scènes riantes de légendes chrétiennes ; mais partout se retrouvait l'image merveilleuse de son idéal. On reconnut dans cette figure les traits et la tournure de la princesse Angiolina T***, d'une ressemblance frappante ; on le dit au peintre lui-même, et le bruit courut que le jeune Allemand avait été profondément blessé au cœur par les yeux de la belle *dona*. Berthold s'irrita fort de ces propos qui donnaient un corps matériel à ses affections célestes.

— Croyez-vous donc, disait-il, qu'une semblable créature puisse errer sur la terre ? Elle m'a été révélée dans une vision ; ç'a été la consécration de l'artiste.

Berthold vécut content et heureux, jusqu'au jour où les victoires de Bonaparte en Italie conduisirent aux portes de Naples l'armée française, dont l'approche fit éclater une terrible révolution. Le roi avait abandonné Naples avec la reine, comme on le sait. Le vicaire général conclut un armistice honteux avec le général français, et bientôt arrivèrent les commissaires républicains pour recevoir les sommes stipulées. Le vicaire général s'enfuit pour échapper à la rage du peuple qui se croyait abandonné de tous ceux qui devaient le protéger, et tous les liens de la société se trouvèrent rompu. La populace brava toutes les lois dans sa sauvage furie, et des hordes effrénées aux cris de : *Viva la santa fede,* coururent piller et brûler les maisons des grands seigneurs qu'ils regardaient comme vendus à l'ennemi. Les efforts que firent, pour rétablir l'ordre, Moliterno et de Roca Romana, les deux favoris du peuple, furent infructueux. Les ducs Della Torre et Clément Filomarino avaient été égorgés ; mais la soif sanguinaire du peuple n'était pas apaisée.

Berthold s'était échappé à demi-vêtu d'une maison en flammes, il tomba au milieu d'une bande de furieux qui se rendaient avec des torches allumées au palais du duc de T***. Le prenant pour un des leurs, ils l'entraînèrent avec eux. – *Viva la santa fede !* criaient-ils, et en quelques instants le palais fut en feu ; les domestiques, tout ce qui s'opposa à leur rage, furent égorgés. Berthold avait involontairement pénétré dans le palais. Une épaisse fumée remplissait ses longues galeries. Il parcourut rapidement les chambres qui s'écroulaient, au péril de tomber dans les flammes, cherchant partout une issue. Un cri perçant retentit près de lui, il entra dans un salon voisin.

Une femme luttait avec un *lazzarone* qui l'avait saisie d'une main vigoureuse, et qui se disposait à lui plonger un couteau dans le sein. – Prendre la femme dans ses bras, l'emporter à travers les flammes, descendre les degrés, fuir à travers le plus épais du peuple, Berthold fit tout cela en un moment. Le couteau à la main, noirci de fumée, les vêtements déchirés et en désordre, Berthold fut respecté ; car on le prit pour un brigand et un assassin. Il arriva enfin dans un lieu retiré de la ville, déposa près d'une maison en ruine, celle qu'il avait sauvée, et tomba sans mouvement. Lorsqu'il reprit ses sens, la princesse était à genoux devant lui, et lavait son front avec de l'eau fraîche.

— Ô grâce aux saints ! te voilà rendu à la lumière, toi qui m'as sauvé la vie ! dit-elle d'une voix attendrie et d'une douceur extrême.

Berthold se leva, il crut rêver, il regarda longtemps la princesse. Oui, c'était elle. La figure céleste qui avait réveillé son génie.

— Est-il possible ! est-il vrai, dit-il, suis-je donc au monde ?

— Oui, tu vis, dit la princesse. Tu vis pour moi ; ce que tu n'osais pas espérer est arrivé par un miracle. Oh ! je te connais bien. Tu es le peintre Berthold, tu m'aimes et tu éternises mon image dans tes plus beaux tableaux. Pouvais-je donc être à toi ? Mais maintenant je t'appartiens, et pour toujours. Fuyons ! oh ! fuyons ensemble.

Un sentiment singulier, comme si une douleur subite détruisait ses plus doux rêves, traversa l'âme de Berthold, en entendant ces paroles brûlantes. Mais lorsqu'elle le serra dans ses bras d'une blancheur de neige, lorsqu'il la pressa avec ardeur dans les siens, des frémissements inconnus, une douleur enivrante l'arrachèrent à la terre :

— Oh ! non, s'écria-t-il ; ce n'est point un rêve qui m'abuse ! Non, c'est ma femme que j'étreins pour ne plus jamais la quitter, c'est elle qui apaise les désirs dont l'ardeur me dévorait !

Il était impossible de fuir de la ville. Les troupes françaises étaient devant les portes, et le peuple, quoique mal armé, lui en défendit l'entrée durant deux jours. Enfin Berthold et Angiolina parvinrent à s’échapper. Angiolina, remplie d’amour pour son libérateur, insista pour quitter l’Italie, afin qu’il fût assuré de la posséder. Les diamants qu’elle avait emportés suffirent à tous leurs besoins, et ils arrivèrent heureusement à M** dans le midi de l’Allemagne, où Berthold avait dessein de se fixer et de vivre de son art. – N’était-ce pas une félicité inouïe qu’Angiolina, cette beauté céleste, l’idéal de ses rêves, lui appartînt enfin, malgré tous les obstacles qui élevaient une barrière insurmontable entre elle et son bien-aimé ? Berthold pouvait à peine comprendre son bonheur, et il resta plongé dans une extase perpétuelle, jusqu’à ce qu’enfin une voix intérieure l’avertît de songer à son art. Il résolut de faire sa réputation à M**, par un grand tableau pour l’église de Sainte-Marie. L’idée simple de représenter Marie et Élisabeth dans un jardin, avec le Christ et saint Jean, jouant sur l’herbe, lui fournit le sujet de son tableau, mais il ne parvint jamais à s’en former une idée nette. Comme au temps de sa crise fâcheuse, les images se montraient à lui sous une forme incertaine, et devant ses yeux s’offrait sans cesse, non pas la divine vierge Marie, mais une femme terrestre, mais Angiolina, les traits flétris et décolorés. Il voulut surmonter cette influence ennemie, et se mit à peindre ; mais ses forces étaient brisées, et tous ses efforts furent infructueux, comme autrefois à Naples. Sa peinture était sèche et sans vie, et Angiolina elle-même, son idéal, lui semblait, lorsqu’elle posait devant lui, une froide automate, aux yeux de verre. Le découragement se glissa de plus en plus dans son âme ; toutes les joies de sa vie s’effacèrent. Il voulait, et il ne pouvait travailler ; ainsi il tomba dans la misère, qui le courba d’autant plus que Angiolina ne laissait pas échapper une plainte. « Cette douleur, qui me dévorait, me jeta bientôt dans un état semblable à la folie. Ma femme me donna un fils, ce qui mit le comble à ma misère ; et mon chagrin, longtemps renfermé, se changea en haine. Elle, elle seule, avait causé tout mon malheur. Non, elle n'était pas l'idéal qui m'avait apparu ; elle n'avait emprunté cette figure céleste que pour me jeter dans un abîme. Dans mon désespoir, je la maudissais, elle et son enfant innocent. Je souhaitais leur mort, pour être délivré d'un affreux tourment qui me déchirait sans cesse ! – Des pensées infernales s'élevèrent en moi. Vainement, lisais-je tout mon crime dans les traits pâles d'Angiolina, dans ses larmes. Tu as anéanti ma vie, maudite femme, lui criai-je en rugissant, et je la repoussai du pied loin de moi, lorsqu'elle tomba presque sans mouvement pour embrasser mes genoux. La conduite folle et cruelle de Berthold envers sa femme et son enfant, attira l'attention de l'autorité. On voulut l'arrêter, mais lorsque les gens de police se présentèrent chez lui, il avait disparu avec sa famille. Berthold se montra bientôt après, à R**, dans la Haute-Silésie. Il s'était débarrassé de sa femme et de son enfant, et se remit à travailler au tableau qu'il avait commencé à M**. Mais il ne put achever que la Vierge et les enfants ; il tomba malade et vit longtemps de près la mort qu'il désirait ardemment. Les soins qu'exigea sa maladie le forcèrent de laisser vendre ses meubles et ce tableau. À son rétablissement, il se trouva réduit à la mendicité. – Dans la suite, il vécut péniblement en peignant des murailles, et en faisant des travaux obscurs qu'il trouvait, çà et là.

* * *

— L'histoire de Berthold a quelque chose d'effroyable, dis-je au professeur. Quoiqu'il n'en parle pas, je le regarde comme le meurtrier de sa femme et de son enfant.

— C'est un fou, un insensé à qui je n'accorde pas l'énergie de commettre une telle action, dit le professeur. Rien n'est expliqué sur ce point, et il est à savoir s'il ne se figure pas tout simplement qu'il est un meurtrier. La nuit prochaine, il termine son ouvrage ; dans ces moments-là il est de bonne humeur, et vous pourrez vous-même lui toucher un mot sur ce sujet scabreux.

Je dois avouer que l'idée de me trouver seul avec Berthold dans l'église, après avoir lu son histoire, me causait un léger frisson. Je pensais, qu'après tout, en dépit de sa bonhomie et de ses manières sincères, il pourrait bien être le diable, et je préférais l'aborder en plein jour, à la douce clarté du soleil. Je le trouvai sur son échafaud, grondeur et renfermé ; il s'occupait à peindre des veines de marbre. Arrivé jusqu'à lui, je lui tendis les pots en silence. Il se retourna et me regarda avec étonnement.

— Je suis votre apprenti, lui dis-je doucement.

Ces paroles lui arrachèrent un sourire. Je me mis alors à lui parler de sa vie, en homme instruit de toutes les particularités qui le concernaient, et de manière à lui faire croire qu'il m'avait lui-même tout raconté dans la nuit précédente. Doucement, bien doucement, j'arrivai à la terrible catastrophe, et j'ajoutai tout à coup :

— Ainsi dans votre délire, vous avez tué votre femme et votre enfant ?

À ces mots, il laissa tomber son pot de couleur et son pinceau, me lança un regard horrible, et s'écria :

— Ces mains sont pures du sang de ma femme et de mon fils ! Encore un tel mot, et je me précipite avec vous du haut de cet échafaud sur le pavé de l'église où nos crânes se briseront !

Je me trouvais dans une situation critique.

— Oh ! voyez donc, mon cher Berthold, lui dis-je d'un air aussi calme qu'il me fut possible de l'affecter, voyez comme cette teinte brune découle le long de la muraille.

Il regarda de ce côté, et tandis qu'il étendait la couleur avec son pinceau, je descendis doucement de l'échafaud, et sortis de l'église pour me rendre auprès du professeur, qui se moqua singulièrement de moi.

Ma voiture était réparée, je quittai G**. Le professeur Aloysius Walter me promit de m'écrire, s'il apprenait encore quelque chose sur Berthold. Six mois plus tard, je reçus en effet une lettre du professeur, dans laquelle il s'étendait longuement sur le plaisir que lui avait causé mon séjour à G**. Sa lettre se terminait ainsi :

« Bientôt après votre départ, un singulier changement s'opéra dans la personne de notre peintre. Il devint tout à coup fort jovial, et acheva son grand tableau d'autel, qui excite aujourd'hui l'admiration de tous les voyageurs. Puis il disparut. Comme on n'a plus entendu parler de lui, et qu'on a trouvé son chapeau et sa canne sur le bord de la rivière, nous pensons tous qu'il s'est volontairement donné la mort. Portez-vous bien. »

L'Église des jésuites
l'un des contes fantastiques
de E. T. A. Hoffmann (1776-1822)
traduit de l'allemand
par François-Adolphe Loève-Veimars (vers 1801-1854)
date de 1817

ISBN : 978-2-89668-328-4
© Vertiges éditeur, 2010
– 0329 –